Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

32 | 2006

Varia

Le chalet infidèle ou les dérives d'une architecture vertueuse et de son paysage de rêve

The unfaithful chalet, or the drifting of a virtuous architecture and its dream landscape

Michel Vernes

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/1099>

DOI : 10.4000/rh19.1099

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

Pagination : 111-136

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Michel Vernes, « Le chalet infidèle ou les dérives d'une architecture vertueuse et de son paysage de rêve », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 32 | 2006, mis en ligne le 04 novembre 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/1099> ; DOI : 10.4000/rh19.1099

Tous droits réservés

MICHEL VERNES

Le chalet infidèle ou les dérives d'une architecture vertueuse et de son paysage de rêve

Pour Michelle et Jean-Claude Perrot, en remerciement de leurs encouragements.

L'adoption par les jardiniers français du style anglo-chinois entre 1760 et 1770 coïncide avec un désir grandissant de montagne. Au XVII^e siècle, on se satisfaisait de « portraits de ville à profils montagneux ». Les lignes déchiquetées de l'horizon étaient inaccessibles mais enveloppantes. La montagne ne servait qu'à orner les fonds de ces portraits de convention. Déserte et anonyme, elle est restée longtemps « dans l'ordre de la nature », une nature indifférenciée et muette. Dans les dernières décennies du XVIII^e siècle, les naturalistes entreprennent d'explorer les Alpes et les géographes de les cartographier. À leur suite, des peintres, dessinateurs et graveurs tels que Jean-Louis Aberli de Winterthur contribuent avec les voyageurs qui relatent leurs ascensions à vulgariser des sites alpins qui ne manqueront pas d'exciter l'imagination des citadins. C'est alors que ces sites vont inspirer les jardiniers-paysagistes qui tenteront de les imiter tout en les restreignant. S'il réprouve leur prétention à façonner des « diminutifs » de montagne, le Prince de Ligne n'en tolère pas moins « les ravins et même les amphithéâtres, quand on ne sait que faire des terres de l'excavation des rivières »¹.

La sinuosité des sentiers de montagne qui plaît tant aux voyageurs et aux peintres séduira très vite les jardiniers². À la fin du siècle, il n'existe guère de montagnes qui ne soient pittoresques et en retour peu de jardins qui ne comportent un monticule – assimilé à une montagne –, motif désormais obligé de tous les paysages peints ou plantés. Peinte par Hubert Robert, la falaise de Tivoli prend des proportions vertigineuses et sa cascade ressemble à une cascade. L'Arcadie, pays d'autant plus chéri des jardiniers qu'il est imaginaire,

1. Charles Joseph PRINCE DE LIGNE, *Coup d'œil sur Belœil et sur une grande partie des jardins de l'Europe*, édition établie par Ernest de GANAY, Paris, Éditions Bossard, 1922, p. 214.

2. Voir John GRAND-CARTERET, *La montagne à travers les âges, rôle joué par elle, façon dont elle a été vue*, Grenoble, Falque et Perrin, 1903-1904, vol. 1, chapitre 9.

n'occupait-elle pas au centre du Péloponnèse une région « hérissée de montagnes, quelques-unes d'une hauteur prodigieuse, presque toutes peuplées de bêtes fauves et couvertes de forêts »³ ? Son Mont Lycée à la cime déchiquetée ne présageait-il pas quelque sommet alpin et la hutte de Tirtée édiflée au milieu d'un pré la cabane en bois d'un pâtre valaisan ? Johann Gottfried Ebel écrit en 1810 dans un guide destiné aux premiers touristes que « tout ce qu'il y a de grand, d'extraordinaire, d'étonnant, de sublime, tout ce qui peut inspirer la crainte ou la terreur, tous les traits hardis, tristes ou mélancoliques, tout ce qu'elle offre dans son immensité de scènes romantiques, agréables, douces, paisibles, consolantes et pastorales semble s'être réuni [dans les Alpes suisses] pour en faire le jardin de l'Europe »⁴. À l'aube du XIX^e siècle, l'architecte Léon Molinos creuse une vallée suisse au cœur du Jardin des Plantes. En 1867, Jean-Pierre Barillet-Deschamps simule au parc des Buttes-Chaumont un paysage de montagne. À la lisière du parc de l'Exposition universelle de 1900. C'est Jules Vacherot, un autre jardinier, qui crée un village suisse sur un sol savamment remodelé.

UN GRAND DÉSIR DE MONTAGNE ET DE SOLITUDE

Depuis les années 1760, la montagne incite à la méditation les voyageurs sensibles et instruits désireux d'oublier la malédiction des villes. Les Alpes, que découvrent Henry Wyndham et Richard Pococke autour de 1770, évoquent « la nature avant les hommes ». Elles témoignent de l'enfance de la création et sont regardées tour à tour comme un paradis et comme un enfer. Pour Madame du Boccage, les Alpes sont « une horreur à la glace » mais aussi « un sanctuaire vénérable de la nature »⁵. L'ingénieur-paysagiste Jean-Marie Morel parle, à propos d'un jardin au relief particulièrement tourmenté, de « tableaux du genre terrible [composé] de sombres forêts, de vallées profondes, inaccessibles aux rayons du soleil, de rochers arides prêts de s'écrouler, de noires cavernes et de cataractes impétueuses »⁶. Dans un pareil paysage qui n'est pas sans rappeler les créations de William Kent, « rien d'entier ne subsiste, sinon quelques chétives cabanes dispersées dans la montagne, qui ne vous apprennent l'existence des habitants que pour vous montrer leur misère »⁷. Sans doute parce qu'il est dépaysant comme asile de la pauvreté et de l'innocence et qu'il s'apparente à la cabane rustique de Vitruve actualisée au milieu du

3. Pierre Henri de VALENCIENNES, *Éléments de perspective à l'usage des artistes suivi de réflexions et conseils à une élève sur la peinture et particulièrement le genre paysager*, Paris, chez l'auteur, An VII, p. 561.

4. Voir l'introduction de Johann Gottfried EBEL dans *Manuel du voyageur en Suisse*, Zurich, Orell et Fussli, 1810.

5. Cité par John GRAND-CARTERET, *ouv. cité*.

6. Jean-Marie Morel (*Théorie des jardins*, 2^e édition, 1^{er} volume, Paris, Veuve Panckoucke, 1802) cité par M. BOITARD, *Traité de la composition et de l'ornement des jardins*, 3^e édition, Paris, 1825, p. 5.

7. *Ibidem*.

XVIII^e siècle par l'Abbé Laugier, le chalet de haute montagne ou chalet de la « *Vengenalp* » constitue un motif de prédilection pour les paysagistes amateurs de contrastes. Et en effet un fragile chalet détonne agréablement dans le voisinage d'une demeure aristocratique comme au pied d'une montagne massive et menaçante. Après 1780, les jardiniers en font souvent un « hermitage », résidence faussement délabrée d'un anachorète de comédie qui aurait fui les plaisirs délétères et démoralisants de la ville. Dès son invention et avant même qu'il ne soit transféré dans les jardins paysagers, le chalet de montagne est regardé comme la preuve de notre innocence originelle. Transplanté, il devient providentiel en ce qu'il offre au promeneur une solitude heureuse que la ville lui refuse et qui est l'occasion attendue de jouir librement de lui-même. « Les gens du monde n'ont aucune idée de cette jouissance. Du moins le goût de la solitude n'est pas commun, et il annonce déjà une âme forte éloignée de se laisser entraîner au torrent des mœurs générales », écrit en 1780 le bon docteur Zimmerman, ami de Haller. « Dans ce penchant, remarque-t-il, le comble de la sauvagerie voisine avec une élévation incomparable du caractère »⁸. Ce contraste moral semble répondre aux contrastes physiques et esthétiques de la montagne que les citadins désenchantés mais curieux redoutent autant qu'ils les recherchent. Le chalet devient à la fois l'emblème de la misère et celui de la liberté que ses origines lointaines rendent inoffensif aux yeux de l'homme des Lumières. Louis-Sébastien Mercier observe que l'homme des montagnes contrairement à l'homme des villes se contente des richesses simples qui l'entoure, « il ne connaît point ces convulsions de l'âme qu'enfantent les désirs trop vifs et les espérances trompées ; et comme tout est lié, comme le moral dépend du physique, la tranquillité du pays se réfléchit sur son visage calme »⁹ comme sur la façade de sa demeure. « Les vices honteux n'approchent point de sa cabane champêtre : le lait de ses troupeaux semble visiblement combiner avec la paix de son corps [...] Que l'homme monte sur les hauteurs ; sa pensée s'élèvera avec lui, et il perdra toutes ses petites idées rampantes et uniformes comme le terrain sur lequel il marchait. »¹⁰ Quand l'imagination d'un propriétaire ne parvient plus à satisfaire son goût de l'aventure et de la solitude à l'intérieur de son domaine pourtant vaste et aménagé à cet effet, il s'en évade et se risque sur les pentes escarpées d'une vraie montagne ou sur une mer de glace sachant que l'attend un chalet d'alpages, refuge inaccessible mais réconfortant. Il n'est pas jusqu'à Goethe qui n'ait succombé alors à la fascination de ce couple contrasté. Il se dit irrésistiblement attiré « là où l'infini détourne le regard et l'esprit du fini » pour les y ramener plus sûrement sous la forme d'une « petite maison

8. Johan Georg von ZIMMERMAN, *De la solitude, des causes qui en font naître la goût, de ses inconvénients, de ses avantages et de son influence sur les passions, l'imagination, l'esprit et le cœur*, Paris, Charpentier, 1840, p. 28.

9. Louis-Sébastien MERCIER, *Tableau de Paris*, Amsterdam, 1783, tome 8, pp. 304 et sq.

10. *Ibidem*.

de planches [où il est] accueilli de la manière la plus amicale par de très braves gens »¹¹. Dans un poème tardif intitulé « Passage du Saint-Gothard », l'Abbé Delille rapporte un souvenir destiné à féconder l'inspiration de ses nombreux lecteurs, peintres et jardiniers : « Parmi tout ce fracas, je cherche un lieu tranquille ; / le tumulte est sans fin, et la paix sans asile. / Une plaine, au-dessus de ce bruyant chaos, / Enfin m'offre un abri, me promet le repos. / Là, bordé de troupeaux, entouré de verdure, / Le torrent adouci plus mollement murmure ; / Et les frimas pendant aux rochers d'alentours / Des arbres protecteurs défendent ce séjour. »¹²

Ce poème descriptif annonce les vues de Gabriel Lory, Johann-Ludwig Aberli et autres peintres-graveurs qui seront largement diffusés à travers l'Europe citadine. S'ébauchent ainsi par le texte et par l'image quelques puissants stéréotypes qui favoriseront le tourisme alpestre. Ce qui était à l'origine une « scène toute fantastique », « une scène des Mille et une nuits »¹³, un chalet perdu dans la montagne devient une scène familière pour le promeneur des parcs périurbains, une scène ramenée aux proportions d'une aimable fiction domestique.

UNE ARCHITECTURE NÉE DU VOYAGE

D'origine incertaine, de dimension modeste et de caractère franchement rustique, le chalet est descendu très tôt des alpages – des alpes disait-on encore au XIX^e siècle – pour s'établir au fond des vallées et jusque sur les rivages des lacs de piémont. Il s'insinue ensuite progressivement dans les grands parcs paysagers sous la forme d'une fabrique d'ornement évoquant la Suisse, nouvelle Arcadie de la démocratie, de l'innocence et de la liberté. Jean-Jacques Rousseau, le premier, remarque que le voyageur qui visite ce pays ne croit plus parcourir un désert puisqu'il « trouve des clochers parmi les sapins, des troupeaux sur les rochers, des manufactures dans les précipices, des ateliers dans les torrents ». Ce voyageur qui n'est pas encore un touriste considère que « ce mélange bizarre a je ne sais quoi de vivant, qui respire la liberté, le bien-être et qui fera toujours du pays où il se trouve un spectacle unique en son genre, fait seulement pour les yeux qui sachent voir »¹⁴. De fait, les voyages en Suisse se multiplient après 1770, inspirant de nombreuses publications d'un genre inconnu jusqu'alors : les « voyages pittoresques ». Mais ces « voyages », comme les « promenades » de Rousseau conduisent rarement le lecteur au-delà de la moyenne montagne. Avant leur exploration méthodique, les

11. Wolfgang GOETHE, *Voyages en France et en Italie*, Paris, Librairie Hachette, 1873, p. 38.

12. Jacques DELILLE, *Les jardins suivis de l'Homme des champs et de poésies fugitives*, Paris, Éditions Lebigre frères, 1832, pp. 197-201.

13. Ces expressions sont utilisées par Mme VIGÉE-LEBRUN dans ses *Mémoires*, tome 2, Librairie Charpentier, s. d., p. 178.

14. Jean-Jacques ROUSSEAU, « Lettre au maréchal de Luxembourg », écrite à Môtiers le 20 janvier 1763, dans *Correspondance générale*, Paris, Éditions Armand Colin, 1928.

Modèles de fabriques proposés par Jean-Charles KRAFFT, *Plans des plus beaux jardins pittoresques de France, d'Angleterre et d'Allemagne* .. Paris, Levrault, 1809.

Bib. historique de la Ville de Paris.

Planche du paysagiste
et lithographe Jacques
Rothmüller, 1825.
Lithographie imprimée
par Engelmann.
Bib. des Arts décoratifs,
Fonds Maciet.

hautes Alpes étaient réputées impénétrables ou hostiles, et comme telles alimentaient quantité de légendes et de superstitions. Aux peintres de paysage, elles offraient un fond et un repoussoir, un fond éthéré que repoussent quelques aimables scènes de genre. Commentant en 1763 un tableau de Joseph Vernet intitulé *La bergère des Alpes*, Denis Diderot remarque « qu'il a toute l'horreur des Alpes vues de loin » alors que le spectateur n'est séparé d'elles que par une gorge étroite. « Pourquoi donc les Alpes sont-elles informes, sans détails distincts, verdâtres et nébuleuses ? » demande-t-il en connaissant la réponse à savoir que les Alpes ne retiennent pas encore l'attention des peintres ¹⁵.

Le chalet de *La Nouvelle Héloïse*, situé au-dessus du lac Léman, à faible altitude, constitue à titre d'exemple, l'une des étapes les plus avancées du célèbre voyage de Jean-Benjamin de Laborde ¹⁶.

Les textes écrits par les hommes de science qui vont découvrir bientôt la haute montagne ne font pas grand cas des chalets qu'ils peinent à nommer. En se contentant de les reconnaître sans les décrire avec précision, ils laissent le champ libre à l'imagination des citadins qui va les appauvrir et les dramatiser, accentuer leur solitude et exagérer les menaces que la montagne fait peser sur eux. Dans la mémoire déformante des premiers touristes, la Suisse devient la « terre du lait pur et de l'avalanche, du riant chalet et de l'abîme ». Les chalets d'alpage souvent décrits comme de pauvres cabanes sont associés aux précipices qu'ils effleurent et aux chutes d'eau vertigineuses qui les surplombent. Misérables et vulnérables, ils suscitent l'enthousiasme des voyageurs romantiques férus de belles horreurs. Partout en Suisse, écrit l'abbé Delaporte dès 1788, « c'est le sublime de la nature ou dans ses beautés ou dans ses horreurs » ¹⁷.

DU SUBLIME AU CONFORTABLE

À cette vision tourmentée de la montagne s'oppose dès l'origine la vision paisible des collines et des lacs que retiennent les villégiateurs saisonniers. « J'aime beaucoup la Suisse, mais la Suisse qui n'engloutit pas, écrit l'un d'entre eux. Je l'aime calme et belle, riante et pittoresque ; j'aime les bords azurés du Léman qui baigne de si hautes et de si belles montagnes ; j'aime les ravissants coteaux de Vevey si justement chéris et chantés par Rousseau ; j'aime par-dessus tout la position et les beautés d'Interlaken, mais j'ai peur de ces gouffres immenses qu'on ne peut considérer sans danger... » ¹⁸. Philippe de

15. Denis DIDEROT, *Salons, 1759-1781*, Paris, Éditions Sociales, 1955.

16. Jean-Benjamin DE LABORDE, *Tableaux topographiques, pittoresques physiques, moraux, politiques, littéraires de la Suisse ; Tableaux de la Suisse ou Voyage pittoresque*, Paris, Imprimerie de Clousier, 1776-1780.

17. Abbé DELAPORTE, *Le voyageur français ou la connaissance de l'ancien et du nouveau monde*, Paris, Imprimeur-Libraire Louis Celot, 1788, tome XXIV.

18. Frédéric DOLLÉ, *Souvenirs de voyage (Suisse, Savoie, France)*, Paris, Éditions Dentu, 1843.

Golbéry, un contemporain, décrit ce séjour de prédilection des vacanciers comme un « véritable jardin anglais parsemé de chalets qui rivalisent entre eux de propreté et d'élégance ».

Au XIX^e siècle, la migration des chalets a entraîné l'hybridation progressive de leur architecture devenue presque méconnaissable au seuil du XX^e siècle. En s'acclimatant à la ville, elle a assimilé dans le désordre tous les styles appréciés des citadins, à tel point qu'il deviendra très vite difficile de discerner un chalet d'une quelconque villa. Il faut aussi noter qu'en s'éloignant de son modèle générique, la « cabane de montagne », elle se laisse peu à peu envahir et aduler par la pierre et la brique sans jamais, toutefois, oublier le bois que l'on se contentera de simuler par la peinture. « Il y a loin entre le chalet suisse authentique de la bonne époque et les villas prétentieuses qui, sous cette enseigne, se retrouvent aux abords de nos cités où elles sont livrées à prix fixe, étiquetées et numérotées, par des fabricants à la douzaine », écrit l'architecte Recordon à la fin du siècle¹⁹

Reste que dans la chaîne des types architecturaux qui conduit du pavillon de jardin au pavillon de banlieue, le chalet est constamment présent autant par sa dénomination que par quelques attributs indéfectibles sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir.

Miniaturisé ou surdimensionné, banal ou excentrique, le chalet parvient à s'imposer comme une forme accomplie de la maison particulière. Les écrivains naturalistes verront en lui l'expression architecturale de l'individualisme des petits bourgeois prisonniers de leur conformisme. Employés et boutiquiers s'y retirent le dimanche en famille au plus près de la terre mais pas trop loin de la ville et des « lignes de fer » qui la desservent. Cependant, ils rêvent aussi d'y abriter leurs amours clandestines à l'instar de monsieur Prud'homme et d'Emma Bovary dont l'imagination en fait un nid d'amour perdu dans la montagne.

UNE MAISON VERTUEUSE

Anonyme en altitude, il devient dans un premier temps presque insolite en plaine et surtout aux abords des grandes villes où il n'occupe pourtant que d'étroites parcelles privées d'horizon.

Dans la conscience du citadin qui vit au siècle de la vapeur, le chalet d'alpage vient de très loin : « il représente l'image des premiers âges du monde », quand quelques branches abattues dans la forêt suffisaient pour édifier « une petite cabane rustique ». « Le chalet d'alpage, dit Philippe de Golbéry, a conservé quelque chose de la simplicité des premiers jours », comme leurs

19. Article « Chalet » dans l'*Encyclopédie de l'architecture et de la construction*, 1882-1891.

occupants dont les mœurs sont demeurés d'une grande simplicité ²⁰. Certains citadins qui profitent pourtant des progrès du « confortable » recherchent cette « simplicité » qui va devenir une marque de distinction.

Est-il besoin de dire que lorsqu'un touriste de condition excursionne à travers la Suisse, il ne manque pas de reconnaître les différences de qualité qui existent entre les chalets des étapes successives d'une même vallée, d'amont en aval ? Quel progrès accompli entre ceux qui sont faits de troncs bruts de sapin et de mélèze posés les uns sur les autres et « emmortaisés » aux angles et les vastes et élégants chalets d'aval, à toitures d'ardoises, à balcons finement ajourés et aux fenêtres dotées de vitraux colorés !

C'est dans un ouvrage de l'archéologue et philologue Raoul Rochette que nous avons trouvé le portrait le plus précis et le plus précoce d'un chalet d'altitude et plus précisément d'un chalet valaisan : « Quelques solives si mal jointes qu'elles laissent entre chacune d'elles une ouverture d'un pouce, par laquelle se joue un vent impétueux et s'échappent de noirs torrents de fumée ; un toit en bardeaux, très aplati, chargé de pierres, et si bas, qu'à peine peut-on se tenir debout sous son abri ; un foyer creusé en pleine terre, entouré de dalles larges et un chenil jonché de feuilles sèches, où l'homme, oubliant tout soin de sa personne pour la commodité de ses troupeaux, brave impunément pendant quatre mois de l'année l'ennui de longues journées, le froid piquant des nuits, et tous les effets des fréquents et terribles orages qui, repoussés par la cuirasse impénétrable des monts glacés, inondent sa cabane sous un déluge de pluie et de grêle. Là, tout est ouvert quoi qu'il n'y ait point de fenêtres, et que la porte mérite à peine ce nom, attendu qu'il faut se courber à moitié pour y passer. Là on ne voit d'autres meubles que les ustensiles qui servent à la fabrication du fromage, et qui, seuls, annoncent par leur travail un peu de goût et d'industrie. La terre, couverte au dedans comme au dehors du fumier des troupeaux, est l'unique siège qu'on y connaisse, à moins que par un excès de magnificence, il ne s'y trouve une ou deux escabelles de bois à un seul pied, sur lequel j'ai appris à mes dépens à me tenir en équilibre. À l'exception du briquet, et de la chaudière de cuivre où se fait le fromage, tout y est absolument de bois d'érable, de tilleul et de sapin, que les bergers sculptent eux-mêmes au couteau. » ²¹

Le chalet d'aval, le plus connu et le plus souvent imité ou déplacé en raison de sa structure démontable et ouvragée mais aussi de son ampleur, est exposé au Champ-de-Mars en 1878. Il s'agit du pavillon de la Suisse, authentique chalet d'origine bernoise conforme au goût des Parisiens. Bien différent du premier, il est doté d'un « balcon en bois découpé recouvert d'une grande arcade formant avant corps et vérandah ; une horloge également à ornements

20. Philippe DE GOLBÉRY, *Histoire et description de la Suisse et du Tyrol*, Paris, Éditions Firmin-Didot, 1838.

21. Raoul ROCHETTE, *Lettres sur la Suisse écrite en 1820, suivies d'un voyage à Chamony et au Simplon*, Paris, Nepveu, 1822, p. 417.

en bois découpé, un petit clocheton aigu couronnant le tout, comme on en trouve à chaque pas dans les villages suisses, et notamment sur la célèbre chapelle de Guillaume Tell; enfin, la collection complète des vingt-deux énormes écussons de cette gracieuse et pimpante construction, dont les couleurs claires et riantes rappellent aux yeux des tons gais des villes suisses.»²²

Si au XVIII^e siècle, ce sont les plus « primitifs » que la mémoire des voyageurs retient, ce sont en revanche les plus « civilisés » que la mémoire des touristes du XIX^e siècle sélectionne et magnifie. Les voyageurs aiment les reproduire dans leur domaine sous leur aspect le plus rustique tandis que quelques touristes fortunés font démonter et transporter en France les plus spectaculaires pour en faire leur résidence. Après 1830, même habités, ils pourront être agrandis, déformés ou réduits jusqu'à devenir de simples « bibelots » évocatoires.

Au début des années 1780, le comte d'Albon se fait ainsi bâtir à flanc de coteaux « un hameau semblable à ceux des montagnes de la Suisse, où l'on nourrit des bestiaux pour faire du fromage. Les maisons qui le composent sont bâties en bois et couvertes de chaume. À l'entrée, on lit cette inscription : "Cet humble chalet, consacré par l'Amour, Sera pour nous le temple de Gnide." Dans ce chalet on entretient un troupeau de vaches qui donnent d'excellents laitages. Les bâtiments sont au nombre de dix ou douze, placés par hasard et bâtis avec la même simplicité que ceux du pays de Vaud »²³.

LA SUISSE À VOLONTÉ

En 1825, Benjamin Delessert, familier de Rousseau et financier, aura la « fantaisie délicate » de faire venir de la Suisse, son pays d'origine, un chalet en pièces détachées. Il est remonté dans « ses jardins [de Passy] qui représentent assez exactement, par leur pente et par le mouvement de terre, un paysage suisse ». À ce chalet monumental et raffiné, il adjoint un chalet plus sommaire « qui contient une fort belle laiterie rafraîchie par des eaux jaillissantes et les plans en relief des principaux cantons de la Suisse »²⁴. La comtesse Dash se souvient « d'un joli chalet rapporté de Suisse pièce à pièce qui se mirait dans les ondes transparentes d'un lac dessiné avec les sinuosités du lac de Genève »²⁵ et installé dans une propriété proche de Cambrai sous le règne de Charles X. Non loin de l'hermitage de Jean-Jacques Rousseau à Montmorency, un dictionnaire topographique des environs de Paris mentionne en 1816 un chalet « d'une construction simple et agréable » qui orne un parc

22. *Nouvelles Annales de la construction*, 1878, p. 14.

23. Jacques-Antoine DULAURE, *Nouvelle description des environs de Paris*, tome 1, Paris, Éditions Lejay, 1786.

24. Leblanc DE FERRIÈRE, *Paris et ses environs, Description historique, statistique et monumentale*, Paris, Au Bureau de l'Annuaire, 1837.

25. Comtesse DASH, *Mémoires des autres*, Paris, La librairie illustrée, 1896, tome 3, p. 72.

Photographie du chalet des frères Pereire à Arcachon, vers 1870.

Bib. des Arts décoratifs, Fond Maciet.

Aquarelle de jeune fille. Vue du Doubs, Les Forges de Moron, 1881.

Collection part. M. Charpy

dont « le dessin fait honneur au goût de M. Berthau qui en est propriétaire » et qui s'est souvent illustré dans l'art des jardins ²⁶. Dans l'un de ses romans, Honoré de Balzac imagine en 1829 un chalet sans vache ni laiterie servant d'habitation au concierge d'une propriété qui domine la ville du Havre à Ingouville ²⁷.

Mais c'est assurément George Sand, qui ne dédaignait pas les poncifs, qui crée le « chalet-souvenir » le plus représentatif de ce temps. C'est un joli chalet suisse dont l'exactitude et la propreté ne pouvaient que séduire un promeneur un tant soit peu romantique. « Rien n'y manque [...] : ni la colline couverte de mousse et plantée de sapins, ni le filet d'eau cristalline tombant à la porte dans une auge de pierre, et s'en échappant avec un doux murmure ; la maisonnette toute entière en bois résineux coquettement découpé en balustrades est adossée à des blocs granitiques » suggérant la montagne. — Vous avez été en Suisse, monsieur le marquis ? lui demande [le héros], et ceci est un souvenir de prédilection. — J'ai peu voyagé, répond [le propriétaire], quoique je fusse parti un jour avec l'intention de faire le tour du monde. La Suisse se trouva sur mon chemin ; le pays me plut, et je n'allais pas plus loin, me disant que je me donnerais sans doute beaucoup de peine pour ne rien trouver de mieux. — Je vois que vous préférerez ce pays-ci à tous les autres, et que vous y êtes revenu pour toujours ? — Pour toujours, assurément. — C'est la Suisse en petit, et si l'imagination y est moins excitée par des spectacles grandioses, les fatigues et les dangers des promenades y sont moindres » ²⁸.

Autre acteur d'une délocalisation fréquente et volontaire de la Suisse, l'ingénieur des Ponts et Chaussées qui est initié dans son école à toutes les manipulations cartographiques et topographiques. Dans l'exercice de ses fonctions d'aménageur, il sera ainsi préparé à créer toutes sortes de fictions territoriales et parfois même à devenir paysagiste. Balzac imagine un ingénieur de cette sorte qu'il nomme Gérard. Cet ingénieur, bien que frais émoulu de l'École des Ponts et Chaussées, est si impatient de mettre ses connaissances en pratique qu'il prend un long congé lui permettant de concevoir et de réaliser un vaste parc mixte, agricole et ornemental pour une riche propriétaire terrienne du Limousin, Madame Graslin. Nous livrons ici un extrait de sa description : « Les bois défrichés avec art et de manière à produire les plus élégantes masses ou des découpures charmantes à l'œil, embrassaient une prairie en y donnant un air de solitude doux à l'âme. Gérard avait scrupuleusement rebâti sur une éminence un chalet de la Vallée de Sion qui se trouve sur la route de Brigg et que tous les voyageurs admirent. On devait y loger les vaches et la laiterie du

26. P. Saint-A***, *Dictionnaire historique, topographique et militaire de tous les environs de Paris*, Paris, chez l'auteur, 1816, p. 451.

27. Honoré de BALZAC, *Modeste Mignon*, Paris, Éditions Furne, 1844.

28. George SAND, *Le péché de Monsieur Antoine*, Grenoble, Éditions de l'Aurore, 1988 (1^{re} édition 1846), p. 183. Voir aussi *Lettres d'un voyageur* dans *Œuvres autobiographiques*, Paris, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1993, p. 381.

château. De la galerie, on apercevait le paysage créé par l'ingénieur, et que ses lacs rendaient dignes des plus jolis sites de la Suisse.» ²⁹

Dans le *Musée des familles*, Pitre-Chevalier, quant à lui, brosse le tableau d'un chalet de ce genre mais authentique, celui de M. de Kératry, qui vient s'y reposer les jours fériés des travaux du Conseil d'État. «Il est bon de vous prévenir, écrit l'auteur à l'adresse de ses lecteurs, vous vous croiriez en Suisse. Voilà en effet le chalet helvétique dans toute sa naïveté : le pignon coupé à l'angle, le clocheton à jour, le toit en auvent, le balcon circulaire, la blanche statue dans sa niche, rien n'y manque, pas même le ruisseau gazouillant devant la porte, et le jardin dessiné au flanc de la montagne» ³⁰. Au reste, c'est de ce temps que datent les appellations «Suisse normande», «Suisse berrichonne»; Balzac avec d'autres parle «d'une petite Suisse appelée "Morvan"» ³¹.

FAIRE CORPS AVEC LE PAYSAGE

L'environnement «alpin» du chalet que Delphine de Girardin déniche en 1842 près de Paris laisse entendre après Georges Sand que la Suisse peut être partout simulée où elle est souhaitée. Dans l'une de ses *Lettres parisiennes*, elle dit avoir découvert «sur la route de Sceaux, dans le val d'Aulnay, à trois lieues de Paris, un chalet suisse au pied d'une montagne suisse, avec de véritables rochers qui seraient sauvages s'ils n'étaient couronnés de fleurs, non pas de bruyères, de clochettes et de liserons champêtres, mais de fleurs royales, de fleurs civilisées, perfectionnées, nous dirons même corrompues, car il en est de monstrueusement belles. [...] Toutes ces richesses de la science parfumée, tous ces prodiges de culture règnent sur la montagne la plus agreste, la plus solitaire, la plus poétique que l'on puisse gravir à plus de cent lieues de Paris. Avec quelle admirable intelligence tous les accidents de la nature sont respectés; avec quel art les beautés du site sont exploitées» ³².

L'architecture du chalet même lorsqu'elle est appréciée pour elle-même fait corps avec le jardin qui l'entoure. Cressent, arboriculteur, dit même qu'il lui arrive de «faire paysage». En fait, plus qu'aucune autre architecture exotique, elle crée son propre site qui défie souvent son pays d'accueil. Plutôt qu'une architecture d'évasion, c'est une architecture de conquête. Balzac, livrant ses impressions après la visite d'un parc agricole bourguignon de 900 arpents qu'il qualifie de «petite Suisse», écrit : «j'ai enfin joui d'une campagne où

29. Honoré de BALZAC, *Le curé de village* (1819), dans *L'œuvre de Balzac*, Paris, Club français du livre, 1965, tome 7, p. 901.

30. *Musée des Familles*, «Lectures du soir», 1846-1847, 2^{ème} série, tome 4.

31. Honoré de BALZAC, *Les paysans* (1823), dans *L'œuvre de Balzac*, Paris, Club français du livre, tome 3, p. 917.

32. Delphine DE GIRARDIN, *Le Vicomte de Launay. Lettres parisiennes*, Nouvelle édition, Paris, Librairie Nouvelle, 1862, tome 1, pp. 168-174.

l'art se trouve mêlé à la Nature, sans que l'un soit gâté par l'autre, où l'art semble naturel, où la Nature est artiste. [...] Une nature luxuriante et parée des accidents sans confusion, quelque chose de sauvage et d'ébouriffé. »³³

Le chalet manifeste par ailleurs la présence de citadins en vacances et constitue pour cette raison un leitmotiv des villégiatures balnéaires et périurbaines où il finit par supplanter les architectures locales. Peut-on mieux illustrer son succès grandissant qu'en évoquant « les vacanciers fatigués de louer tous les étés quelque chose quelque part, c'est-à-dire un sempiternel chalet sur les sempiternelles côtes de Normandie ou de Bretagne »³⁴ où les cabines de bain elles-mêmes sont appelées « chalets de plage » ?

LE CHALET COSMOPOLITE

Selon l'humoriste Bertall, ce sont « les chemins de fer qui ont inventé la vie hors de chez soi, et provoqué partout l'installation de tout ce qui peut la rendre agréable »³⁵, c'est-à-dire conforme à l'idée que le citadin se fait du bonheur : être partout chez soi tout en étant nulle part. Les « trains de plaisir » qui transportent les Parisiens à vitesse grandissante, associés à l'architecture des chalets qui les dépayseraient, contribuent puissamment à promouvoir un territoire virtuel qui se superpose au territoire réel et l'occulte progressivement. En témoigne cette annonce humoristique de location publiée par *La Vie Parisienne* en 1885 : « À la mer. À louer présentement : situation exceptionnelle dans une vallée ombragée. L'air de la mer sans la mer. Deux chambres à coucher pouvant se convertir en dortoir, salon, salle à manger. Mobilier rustique en bois de sapin ; coucou de la Forêt noire ; boîtes à musique dissimulées dans tous les coins, mises en mouvement par les portes et les fenêtres qu'on ouvre et qu'on ferme, jouant les mélodies les plus patriotiques de "Guillaume Tell" et de "Poète et paysan" ; Deux petits sapins, une vache et une chèvre sont attachés au service exclusif du chalet »³⁶. Le Parisien qui a pris congé de sa ville retire une secrète satisfaction d'être à la fois chez lui et chez les autres, d'être simultanément à la mer, à la montagne et dans la Forêt noire. Un personnage de Bertall parvient à concevoir une résidence balnéaire répondant au programme suivant : « la combinaison savante du chalet suisse avec la maison normande du XIV^e siècle. Des toits pointus, des saillies, des retours, des balcons en bois, de larges fenêtres à petits carreaux, des poutres apparentes dessinant légèrement le squelette de l'armature sur l'épiderme de

33. Honoré de BALZAC, *Les paysans*, ouv. cité, pp. 917 et sq.

34. INAUTH [Edgar COURTOIS], *Cancans de plage*, Paris, Librairie illustrée, 1870, p. 209 et sq.

35. BERTALL, *La comédie de notre temps : études au crayon et à la plume*, tome 3, *La vie hors de chez soi : l'hiver, le printemps, l'été, l'automne*, Paris, Éditions Plon, 1876.

36. *La Vie Parisienne*, 23^e année, 1885.

la maison. À travers le souvenir normand et suisse, une vague évocation de Bâle et de Nuremberg ».

Dès lors on peut comprendre que Victor Petit, dessinateur-lithographe des maisons de campagne et des sites pittoresques fréquentés par les Parisiens, range le chalet parmi les architectures cosmopolites³⁷. Un chaletier convaincu, comme un touriste véritable, « emporte partout ses habitudes et ses tentes ». Il achète des vues imprenables sans apprécier les particularités du pays où il séjourne³⁸. Lieu commun de l'architecture vacancière, le chalet n'est jamais déplacé puisqu'il est nomade et rationnel. Une simple levée de terre et quelques conifères bien disposés légitiment, selon John-Claudius Loudon, sa présence sous toutes les latitudes. De fait, il prolifère aussi bien sur la Côte d'Azur où « il transporte les plus riants paysages de la Suisse au bord d'une mer transparente » que sur les côtes normandes où Félix Mornand, convié à visiter l'un d'entre eux, « se croit soudain chez un riche montagnard helvétique ». C'est le même auteur qui rappelle la création à quelques encablures de Paris d'un « village thermal » au bord d'un simple étang transformé en « miniature de lac suisse » et bien évidemment entouré « de chalets qui charment les yeux des circumnavigateurs »³⁹. Beaucoup d'auteurs font de ceux-ci le principal ingrédient des « décors d'opérette » destinés à faire oublier aux villégiateurs le monde réel afin de protéger leur repos. Pour ce qui est du « village thermal », il s'agit, on l'aura compris, d'Enghien, station créée sous la Restauration par Louis XVIII. Décrivant le chalet monumental de M. Reiset, maire de la ville sous le Second Empire, Émile de Labédollière confie : « si parfois, vous n'entendiez le sifflet de la locomotive, vous vous croiriez dans une de ces fraîches habitations qui, depuis Genève jusqu'à Villeneuve, bordent le lac Léman. Si l'on n'a pas le Mont Blanc en perspective, on a le coteau de Montmorency, et pour nous, l'un vaut l'autre »⁴⁰.

UNE ARCHITECTURE QUI SE LAISSE DÉMONTER

C'est la seconde phase de l'industrialisation du bâtiment, débutée en 1848 avec la grève des charpentiers de Paris, qui amène l'invention du chalet mobile. Ses véritables promoteurs sont des fabricants de parquets et des scieurs de long rompus aux techniques de découpage du bois et d'ajustement des planches. Après 1850, ils créeront des usines presque toutes situées entre le Canal Saint-Martin et le chemin de fer de l'Est, voies d'accès aux vastes forêts de l'Est de la France. Il existe bon nombre de nouveaux riches qui

37. Victor PETIT, *Maisons de campagne des environs de Paris*, Paris, chez l'auteur, 1876.

38. Roger DE BEAUVOIR, « Le touriste », dans *Les Français peints par eux-mêmes*, vol. 1, Paris, Éditions Curmer, 1843.

39. Félix MORNAND, *La vie de Paris*, Paris, Librairie nouvelle, 1855.

40. Émile de LABÉDOLLIÈRE, *Histoire des environs du nouveau Paris*, Paris, Éditions Barba, 1862, p. 152.

CHALET SUISSES
BOIS DÉCOUPÉS
SOCIÉTÉ FRANÇO SUISSE
RUCHET & C^{ie}

DIPLOME D'HONNEUR 1865 DIPLOME D'HONNEUR 1866

KAEFFER & C^{ie} Succ^{rs}
FOURNISSEURS B^{rs} DE S. M. LE ROI D'ITALIE.
55, Rue de Flandre, VILLETTE - PARIS
1867

3^e Catégorie Pl. 15^e

Chalet N° 226

Rez-de-Chaussée 1^{er} Etage

Au Corbel 3 Chambres de Bonnelique
Imp. LEGRAND, r. du Delta, 10

KAEFFER & C^{ie} CONSTRUCTEURS

Litho p^r A. CHEREVEAU 30 Rue de la Vierge

« Chalets suisses en bois découpés », modèle n° 226, publicité de la maison Kaeffer & Cie installée 55 rue de Flandre dans le quartier de la Villette à Paris, 1867.

ne dédaignent pas ces « délicieux chalets qui se démontent comme de faux râteliers »⁴¹. Enfant des transports mécaniques et de la scie à ruban, le chalet industriel se présente comme un jeu de construction dont les pièces détachées sont usinées à Paris ou dans des pays au riche capital forestier comme la Suède, la Suisse ou la Bavière.

À l'origine de cette nouvelle carrière industrielle, le chalet est ferroviaire. Sous la forme de gares urbaines ou de maisons de garde-barrière, il exerce une certaine attraction sur les voyageurs qui seront tentés de le choisir comme résidence. Si l'on considère que les compagnies de chemin de fer desservaient alors les principales villes d'eau européennes, on ne s'en étonne pas. Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc, l'un des premiers, instruit ses lecteurs de ce phénomène pour s'en féliciter. Dans une lettre adressée d'Allemagne à Adolphe Lance, il s'attarde à décrire quelques stations de voyageurs construites par la Compagnie des chemins de fer de Bavière : « ces stations [...], toutes variées, proprement construites en brique, en grès rouge et en sapin apparent bien coupé et assemblé » sont heureusement privées « de ces affreux enduits de plâtre et de mortier que l'humidité fait bientôt tomber, et qui donnent chez nous à ces petits édifices publics un aspect misérable »⁴². Dans une autre lettre, il s'étend sur les « maisons de cantonniers » de la même compagnie où « tout est si coquettement disposé que l'envie vous prend de les habiter, et dont les murs, dans ces pays humides où le bois est commun, sont complètement revêtus, sous la saillie des combles, de petits bardeaux de sapin coupés en écailles qui brillent au soleil comme du satin ; toutes entourées de capucines et de mauves, propres, avec leurs perrons fermés de balustrades de bois découpé, leurs cheminées de brique habilement posées, leurs combles saillants sur les pignons, soutenus par des consoles ouvragées, leurs balcons s'ouvrant au levant et au midi »⁴³. Plus près de nous, la ligne de chemin de fer de Paris à Saint-Maur adopte en 1857 pour ses stations le style des chalets suisses « plus en harmonie que tout autre avec le but que se propose la Compagnie de l'Est », à savoir : « desservir de très nombreuses habitations de plaisance et les promenades si fréquentées de Vincennes et de Saint-Maur ». Plus économiques que les stations en maçonnerie que l'on trouve ailleurs, elles ont en outre le mérite de répondre « aux exigences du Génie militaire qui impose toujours les constructions les plus légères dans le voisinage des fortifications ». À ces avantages, il convient d'ajouter que grâce au « coup d'œil agréable qu'elles donnent au paysage », elles augmentent considérablement le nombre et la valeur des habitations qui viennent se grouper autour d'elles »⁴⁴.

41. Henri ROCHEFORT, « Petites curiosités sociales » dans *Le diable à Paris, Paris et les Parisiens : mœurs et coutumes, caractères et portraits des habitants de Paris...*, vol. 1, Paris, Éditions Jules Hetzel, 1845.

42. Eugène-Emmanuel VIOLLET-LE-DUC, *Lettre adressée d'Allemagne à M. Adolphe Lance, architecte*, Extraits de *L'Encyclopédie d'architecture*, Paris, Éditions Bance, 1856.

43. *Ibidem*.

44. *Nouvelles Annales de la Construction*, Octobre 1857, n° 34, p. 117.

Fig. 7. — Maison démontable en bois.

Cette maison peut être construite en deux jours et démontée en quelques heures.

Maison démontable en bois. Cette maison peut-être montée en deux jours et démontée en quelques heures. Vers 1867. Fonds Maciet.

LE BOIS, LE FER ET LA VAPEUR

Alfred Darcel, autre voyageur et ingénieur des Ponts et Chaussées, confirme l'existence de «gares en bois» le long des «routes de fer» du sud de l'Allemagne et de l'empire autrichien. «Maisons de garde» et «petites stations» sont de leur côté «d'élégants chalets moitié en maçonnerie et moitié en charpente, d'une construction très simple et très bien entendue, et non des colifichets vernis comme ceux que la mode a importés chez nous», précise-t-il pour bien différencier le chalet «artisanal» du «chalet industriel»⁴⁵. À leur tour, *Les Nouvelles annales de la construction* de 1863 notent et précisent que lesdites «maisons de garde» qui s'égrènent le long des voies contribuent à embellir les paysages boisés de la Bavière, chacun des gardes-barrière ayant été invité à décorer sa demeure selon ses goûts mais avec les seuls ornements standard en bois fournis gracieusement par la compagnie. Ce sont ces éléments que l'industrie va diffuser dans toute l'Europe et au-delà. Il faut retenir plus spécialement parmi eux les lambrequins très ouvrés qui confèrent un caractère pittoresque au paysage de certaines banlieues.

La maison Quétel-Trémois s'est spécialisée dès la Monarchie de Juillet

45. Alfred DARCEL, *Excursion artistique en Allemagne*, Rouen, Éditions D. Brière imprimeur, 1858, p. 146.

Maison mobile simple, d'après le système de M. Seiler.

Maison mobile simple d'après le système de la maison Seiler, Paris. Années 1870.
Fonds Maciet.

Publicité pour les
chalets en bois
découpés de la maison
Pombla, Fréret,
Seguineau & Cie,
5, avenue de Clichy,
Paris. 1854.

Affiche de Jean-Alexis
Rouchon, impression à
la planche. Collection
particulière.

Chalet exposé par la maison
Waaser à l'Exposition
universelle de 1867 publié
par *L'Univers Illustré*.
Collection particulière.

dans la fabrication des différentes machines à découper le bois que requiert la production en masse de traverses pour chemins de fer, de wagons et de maisons de garde qui deviendront bientôt des chalets. Ce n'est certes pas la scie à bras qui aurait pu débiter les planches exigées par les industries en plein développement des « transports mécaniques » et du bâtiment. En 1842, elle propose la première scie à ruban ou scie Perrin du nom de son inventeur, qui va permettre de multiplier à l'infini les lambrequins ajourés et dentelés qui seront fixés aux toitures des chalets pour accuser leur caractère pittoresque. Une fabrique de chalets doit pouvoir tout à la fois débiter un arbre en planches, et façonner celles-ci en vue de leur montage. Celle de Jules Millet produit indifféremment des jalousies, des treillages artistiques, des ornements en bois découpé et des chalets en pièces détachées. Elle s'enorgueillit d'avoir construit dans le parc de l'Exposition de 1867, un kiosque mauresque et un chalet fantaisiste pour le parfumeur Rimmel. Émile de Labédollière définit ces deux constructions légères, comme des « œuvres de menuiserie artistique faciles à déplacer. »⁴⁶

46. Émile de LABÉDOLLIÈRE, *Histoire des environs du nouveau Paris*, Paris, Éditions G. Garba, 1860.

DES MAISONS LIVRÉES À DOMICILE

Dans l'*Almanach-annuaire des bâtiments* de 1859, les industriels Waaser et Morin se présentent à leur tour comme des « découpeurs en bois massif et scieurs à la mécanique », mais aussi comme des fabricants d'ornements de tous les styles « pour les pavillons, kiosques, chalets et constructions pittoresques, soit en bois naturel, soit peints ou dorés ». En 1867, ce fabricant expose enfin son ouvrage de synthèse : un chalet mobile ou démontable réalisé à l'aide d'un procédé nouveau et ingénieux de crochets, de boulons et de rainures, dérivé des techniques de montage de la serrurerie et de la menuiserie. Grâce à ce procédé économique qui remplace l'assemblage à tenons et à mortaises, les fragments de bois soigneusement numérotés à l'usine sont faciles à transporter et surtout à assembler. Pour ce qui est de la couverture en ardoise, elle est posée suivant un système de crochets breveté quelques années plus tôt par les entrepreneurs Monduit et Bahet. Seuls, le sous-sol et le rez-de-chaussée de ce chalet prototype sont en pierre, ce qui les condamne à demeurer en place. « Qui sait si un jour pareil refuge ne suivra pas le soleil d'hiver dans ses pérégrinations ? » se demande le Docteur Jean-Baptiste Fonssagrives⁴⁷.

Autre commentaire élogieux, celui d'un journaliste bien informé, Auguste Chirac : « Cette habitation est complète, elle offre toutes les commodités et elle séduit par son cachet d'élégance. Voyez-vous, en cas d'incendie, d'épidémie, d'inondation ou de guerre l'agrément d'une maison mobile ? Vite, vous mettez vos pénates à l'abri du fléau et vous pouvez, nouveau Bias, dire : J'emporte tout avec moi. Qui sait ? Monsieur Waaser qui n'a prévu avec ses chalets mobiles qu'un progrès économique nous a peut-être mis sur la voie d'un progrès social, le cosmopolitisme. Celui qui dresse sa tente à volonté aux quatre points cardinaux du globe, ne revendique aucune nationalité, il est citoyen du monde [...] Je prophétise de grand cœur cette révolution pacifique. »

DES CHALETS ROULANTS MAIS CONFORTABLES

C'est à nouveau *La Vie Parisienne* qui énonce le mieux l'enseignement qu'il convient de tirer de cet épisode oublié de l'histoire de l'architecture : « le goût des voyages, développé par les chemins de fer, a changé nos conditions d'existence. Vous êtes ici et là, tout à la fois ; vous dressez votre tente sur les bords de l'Océan, dans les Alpes et dans les Pyrénées, partout où il y a un beau site et une source d'eau de santé ; suivant votre disposition d'esprit, vous cherchez

47. Jean-Baptiste FONSSAGRIVES, *La maison, Étude d'hygiène et de bien-être domestique*, Montpellier, Imprimerie de Gras, 1871.

un pays riant ou un site mélancolique. Le chalet que l'on vous construit, c'est un chalet roulant, coquet et confortable, gai et pimpant, aux ornements fantaisistes et originales qui rappellent dans leur hardiesse, leur imprévu, le gothique avec ses ogives, ses flèches élancées, ses murs à jours, ou l'architecture chinoise, avec son luxe de belvédères, de toits en pointes, ses formes aiguës et anguleuses. » En 1868, le rédacteur du rapport sur les arts décoratifs à l'Exposition universelle note qu'« il n'entre pas ici un grain de plâtre, pas même pour les scellements. Aucun souci d'entreprise ni de construction. Le plan déterminé, le prix débattu, le marché fait, M. Waaser prend tout à sa charge, et au jour donné la maison vous arrive, se déballe, s'assied, se monte et s'achève sous vos yeux comme par enchantement »⁴⁸.

Mais Waaser n'est pas, loin s'en faut, le seul scénographe de ces pays improvisés par l'humeur citadine sur le thème d'une Suisse exclusivement peuplée de cabanes et de sapins. Initialement spécialisé dans la célébration des fêtes publiques, l'atelier de Delessert, successeur d'Alexis Godillot, fabrique en nombre des « Paris-Chalet » comme on les appellera bientôt. En consultant *le Bottin du commerce et de l'industrie*, nous avons aussi noté l'existence, sous le Second Empire, des entreprises Morin, Bonglet, Brochot, Millet, Kaeffer, Ruchet et surtout Seiler, député de la Confédération suisse et membre du Grand Conseil de Berne. Cet entrepreneur helvète associé à un compatriote menuisier, M. Muhlemann, prétend « réaliser le mot d'ordre de la société transformée par les chemins de fer : Allez vite, allez toujours ! » Doué d'un sens de la publicité inhabituel en ce temps, il passe un contrat avec la ville de Paris au terme duquel il s'engage à monter gracieusement le chalet-restaurant du bois de Boulogne situé sur l'île du lac inférieur ainsi que quatre autres chalets de moindre importance qui feront connaître aux promeneurs du dimanche les promesses de son industrie. Le chalet du lac est curieusement un authentique chalet de l'Oberland transporté en pièces détachées à l'exemple du chalet que Benjamin Delessert avait introduit dans son jardin de Passy vingt-cinq ans plus tôt. « Le mode d'exécution et la grâce du chalet de l'île ont beaucoup aidé à rendre à ce mode d'habitation la prééminence parfaitement justifiée dont il jouit », écrit le journaliste Jules Lobet en 1856⁴⁹.

Encouragé par le succès de sa campagne de promotion de 1854, Seiler profite de l'Exposition universelle de 1855 pour installer deux « chalets économiques » dans le jardin du Palais de l'Industrie aux Champs-Élysées. Après la fermeture de l'Exposition, ils seront exhibés au bas de l'avenue de l'Impératrice que descendent les promeneurs pour se rendre au Bois en méditant sur les plaisirs de la campagne.

48. Auguste LUCHET, *L'art industriel à l'Exposition universelle de 1867, Mobilier, vêtement, aliments*, Paris, Librairie internationale, 1868, pp. 58 et sq.

49. Jules LOBET, *Le nouveau bois de Boulogne et ses alentours, Histoire, description et souvenirs*, Paris, Librairie Hachette, 1856.

Tous les auteurs consultés s'accordent à dire que c'est de cette époque que date la manie universelle des « chalets roulants », légers, économiques et hygiéniques, qualités conjointes qui va entraîner leur prolifération dans les marges de la capitale ou sur les sites balnéaires et thermaux. Ce succès ne doit pas faire oublier les critiques acerbes de Jules Michelet exprimées dans son essai consacré à la mer : « J'ai l'horreur des constructions absurdement légères que la spéculation nous fait pour un climat aussi variable [que celui des côtes normandes]. Ces maisonnettes de carton sont les pièges les plus dangereux. Comme on vient aux grandes chaleurs, on accepte ce bivouac. Mais souvent on y reste en septembre et parfois même en octobre, dans le grand vent, sous les pluies. Les propriétaires du pays, pour eux, bien portants, se bâtissent de bonnes et solides maisons, très bien garanties. Et pour nous, pauvres malades, ils font des maisons en planches, d'absurdes chalets (non feutrés de mousse, à la Suisse), mais ouverts, ou rien ne joint. C'est trop se moquer de nous » ⁵⁰.

LE JOUJOU DE JANIN

Jules Janin vieillissant est l'un des premiers bénéficiaires de cette vogue. À cinquante ans, il devient la proie d'un « charmant enivrement de la propriété » qui le pousse à faire l'acquisition d'un terrain à la « Petite Muette », voisine du bois de Boulogne et du chemin de fer de ceinture. C'est sur ce terrain vague transformé en jardin fleuri grâce à une épaisse couche de terreau, que Seiler monte un chalet que Jules Janin nommera tour à tour, son « joujou », sa « cabane » et son « Louvre de bois ». Retenons que celui-ci figurera deux ans plus tard sur le frontispice d'un *Traité de la composition et de l'ornement des jardins* publié en 1858 par l'éditeur et horticulteur Louis Eustache Audot. Quoique composé d'éléments préfabriqués, ce chalet n'est pas tout à fait standard puisque c'est l'architecte Godde qui a dessiné ses façades. Audot explique qu'en « employant scrupuleusement la forme et les matériaux des vallées de l'Oberland, l'architecte, né lui-même dans le pays, a su donner une physionomie plus animée à l'habitation de l'homme de lettres pour qui il travaillait, et qui avait à enrichir le dedans de tout ce qu'il y a de plus attrayant en ornementation intérieure et en objets d'art, de ceux qui égayent un séjour et parlent à l'esprit et au cœur. » ⁵¹ Et de décrire ce dedans luxueux qui contredit les dehors agrestes du chalet : « Dans un salon-bibliothèque sont réunis en très grand nombre, et dans plus éclatante parure, les plus beaux livres qu'un bibliophile ait pu rassembler pour son usage ou pour sa récréation [...]. C'est le plus bel ornement de ce qu'il appelle sa « cabane », et pourtant que ne dirait-on pas des délicieuses statuettes, des bronzes, des

50. Jules MICHELET, *La mer*, Paris, Éditions Michel Lévy frères, 1875 [1861], p. 374.

51. Louis Eustache AUDOT, *Traité de la composition et de l'ornement des jardins*, Paris, Éditions Audot, 1859, p. 194.

tableaux, des dessins, des décorations dues à des pinceaux de maîtres, des mosaïques, des parquets d'ébénisterie et des meubles si bien appropriés ! Il n'y a rien de plus charmant que la cheminée en marbre de Carrare, ornée richement de bronze doré. » ⁵² Comme à l'intention de la clientèle aisée de Seiler, Audot, conclut par cette observation : « On voit que dans une simple cabane on peut réunir, sans contraste, les objets les plus brillants, les plus précieux, les plus gais. » Il néglige de dire que dans les années qui ont précédé la Révolution, la noblesse de haut rang se plaisait à travestir l'architecture de leurs fabriques habitées, ainsi qu'en témoigne Jacques-Antoine Dulaure à propos du hameau de Chantilly, propriété du Prince de Condé : « Ce n'est plus les merveilles de la Nature qu'on admire ici, c'est le luxe ordinaire des riches que l'Art prend soin de cacher sous l'extérieur d'une rustique simplicité. L'humble chaumière du pauvre villageois renferme la décoration et la richesse de nos salons » ⁵³.

Pour Jules Janin, auteur romantique, quelle secrète satisfaction de se découvrir un matin en « pleine nature », seul, au-dessus de la foule, Robinson indépendant et philosophe. « Au commencement, se souviendra-t-il, on se sentait bien isolé. Il fallait un certain courage pour s'installer en plein désert, sur une voie à peine tracée, et, pendant trois hivers, nous restâmes seuls, effrayés de cette solitude et de ce grand silence. Mais, le matin venu, la beauté naturelle de ce lieu champêtre effaçait toutes les mauvaises impressions » ⁵⁴.

DES REFUGES POUR RÊVER

À la lisière du Bois, sur l'ancienne commune de Passy, s'élève bientôt un autre chalet d'écrivain, celui que la ville de Paris concède à Lamartine qui vient de subir un grave revers de fortune ⁵⁵. C'est en 1860, neuf ans avant sa mort, que l'illustre poète emménage dans ce modeste chalet qui ressemble à « une petite ferme suisse » et doit, selon *L'Illustration*, « être considéré comme un refuge en cas de catastrophe ». Derrière l'habitation est la basse-cour, « où les poules, les canards et les lapins vivent en bonne intelligence à côté de l'étable où trois belles vaches sont étendues sur une fraîche litière » ⁵⁶. Dans ses *Mémoires*, le poète nous apprend que c'est là tout ce qu'il désirait lorsqu'il se promenait à cheval dans les allées du Bois vingt ans plus tôt : « un ermitage où vivre et rêver » aux confins de la ville et de la campagne.

Pour Jules Janin, sa nouvelle propriété bâtie est un « jardin dans la ville,

52. *Ibidem*.

53. Jacques-Antoine DULAURE, *Nouvelle description des environs de Paris*, Paris, Éditions Lejay, 1786, tome 1, p. 67.

54. Jules JANIN, *Les contes du chalet*, Paris, Éditions Michel-Lévy frères, 1860.

55. Voir M. PELLETIER, *Notes sur l'administration des services et établissements municipaux*, Paris, 1879.

56. *Paris-nouveau illustré*, Supplément de *L'Illustration*, Paris, Éditions Marc, 1869.

un Paris dans les champs». « Ici, écrit-il, l'étude et le travail, et, tout au bout de l'avenue où s'étend mon domaine, l'activité, l'ardente ambition, le mouvement des belles lettres en proie aux disputes ! Je suis au port, j'entends l'océan qui gronde »⁵⁷.

Tous ces chalets éparpillés dans le bois de Boulogne et ses alentours puis dans la forêt du Vésinet où ils accueilleront après 1860 des milliers de « colons » parisiens, tous ces chalets qui meublent les nouvelles banlieues résidentielles implantées dans les grands parcs paysagers de l'Ancien Régime, semblent sortis d'une rêverie de Jean-Jacques Rousseau. Ces banlieues ressemblent à s'y méprendre à la Suisse décrite par le philosophe comme une grande ville « semée de forêts » où « [les] maisons éparses et isolées ne communiquent entre elles que par des jardins anglais »⁵⁸. Pareille « ville-parc » devenue « cité » en ville et « colonie » dans les campagnes environnantes offre à ses habitants – des « jardiniers-propriétaires » – ce que leur chalet se contente d'évoquer : une Suisse aérée et paisible, une Suisse épargnée par les conflits sociaux et toutes les pollutions de la ville dense. À l'écart de l'agglomération parisienne, Passy voit sa population passer de 4 200 habitants en 1831 à 17 594 en 1856. Des villas et de nouveaux lotissements abondamment plantés et repliés sur eux-mêmes se multiplient. Émile de Labédollière signale en particulier « un assemblage de chalets et de kiosques ombragés de lilas et de marronniers, la villa Béranger »⁵⁹. Les Parisiens nouvellement enrichis osent avouer qu'ils « aiment les campagnes habitées par les gens riches et les villages qui ne sont faits que de châteaux, de villas et de chalets »⁶⁰.

LA DÉRIVE D'UNE IMAGE

Mais laissons l'architecte du nouvel opéra, Charles Garnier, exposer la situation de ces campagnes urbanisées à la fin du XIX^e siècle : « des maisons de toutes grandeurs et de toutes formes, châteaux opulents ou simples vide-bouteille, avec tous les types intermédiaires, se sont élevées partout où des sites agréables ou pittoresques invitaient à bâtir des habitations de plaisance ; tout autour des villes populeuses de tous les pays, leur multiplication a fait pour ainsi dire disparaître la campagne ». Cela dit, ces maisons ne sont le plus souvent que de modestes villas écloses dans le voisinage des gares de chemin de fer. « Un grand nombre ayant une façade en bois découpé, leurs heureux propriétaires les décorent du nom de chalet ; mais ces produits industriels, d'une construction économique, sont au chalet véritable ce qu'est la chromolithographie à la peinture ; l'art n'a rien à y voir. À l'intérieur, l'aménagement

57. Jules JANIN, *Les contes du chalet*, ouv. cité.

58. Jean-Jacques ROUSSEAU, *Les rêveries du promeneur solitaire*, Londres, tome 3, 1782.

59. Émile de LABÉDOLLIÈRE, ouv. cité.

60. *La Vie Parisienne*, 27 juillet 1872.

est des plus simples : une cuisine, une salle à manger, deux ou trois chambres à coucher. Dans les plus luxueux la porte d'entrée, précédée quelquefois d'un perron de quelques marches, donne accès à un corridor qui partage le rez-de-chaussée en deux parties : d'un côté la salle à manger avec la cuisine, de l'autre un salon et un cabinet accessoire ; un escalier comparable parfois à une échelle de meunier conduit aux chambres à coucher installées à l'étage. Un petit jardin clos de murs, avec une demi-douzaine d'arbustes qui font l'orgueil du propriétaire, un poulailler, des cabanes à lapin, complètent souvent l'installation ; dans un angle se dresse un berceau de feuillage, sous lequel on peut mettre la table pendant les chaudes journées d'été, ce qui a de tout temps été le rêve des petits-bourgeois de Paris. » ⁶¹

Ce chalet suburbain que le bon goût condamne aide pourtant les petits-bourgeois à s'affranchir des promiscuités indiscretes imposées par les immeubles à loyer. Ce qu'il leur propose, c'est une liberté domestique inimaginable en ville et la preuve matérielle de leur ascension sociale.

DE L'INTIMITÉ À LA DISSÉMINATION

Dès 1856, Jules Lobet prédisait que les industriels du bâtiment allaient couvrir de chalets les terrains vagues de Paris oubliés par Haussman ainsi que les derniers massifs forestiers de la banlieue. « C'est toute une révolution que vont subir, dans leur aspect, les quartiers excentriques de cette grande ville, écrivait-il, mais c'est en même temps un moyen infailible de remédier à l'exagération toujours croissante du prix des loyers dans Paris. » ⁶² Le succès des chalets devint si éclatant après 1871 que c'est tout juste si un journaliste emporté par son enthousiasme ne voit pas en eux un succédané universel de l'architecture de pierre. Il les vante comme étant susceptibles de tous les embellissements et accommodements possibles : « tour à tour, villa enfouie sous la verdure, hôtel complet, atelier, kiosque, café, pavillon, magasin, salle de concert ou de bal, tente pour les travailleurs, abri pour les colons ou les touristes et toujours commode, économique et obéissant à toutes les exigences du besoin aussi bien qu'à tous les caprices de la fantaisie. » ⁶³ Au tout début du XX^e siècle, l'auteur d'un manuel destiné aux architectes et aux futurs propriétaires écrit : « villas, pavillons, cottages, chalets, bungalows, tous ces mots sont le plus souvent employés l'un pour l'autre, et toute limite qu'on veut tracer entre tel et tel genre ne peut être qu'incertaines et artificielles » ⁶⁴.

61. Charles GARNIER et A. AMMAN, *L'habitation humaine*, Paris, Librairie Hachette, 1892.

62. Jules LOBET, *Le nouveau bois de Boulogne et ses alentours, histoire, descriptions et souvenirs*, Paris, Librairie Hachette, 1856.

63. *Le Monde Illustré*, 1858.

64 E. HANNOUILLE, *Pour l'architecte et le futur propriétaire de villas, pavillons, cottages, chalets, bungalows*, Paris, Éditions Dunod, 1934, p. 1.

De fait, il existe alors des chalets mauresques, chinois, gothiques, normands et même rococo.

L'histoire nous montre que le chalet a été en même temps un facteur d'embellissement des banlieues et l'une des causes de leur dissolution. Devenus désuets, ils font l'objet d'une attention particulière sans doute parce qu'ils conservent le souvenir d'un rêve improbable de réconciliation de la ville et de la campagne, de la sédentarité et du voyage, de l'individu et de la société. Notre sympathie tient aussi à la haine irrationnelle que les architectes lui ont vouée dès le XIX^e siècle, à la différence des ingénieurs qui ont très tôt compris les affinités qui unissaient la révolution industrielle au mouvement pittoresque. En effet, contrairement à ce que clame le Mouvement Moderne, c'est dans les revues d'ingénieurs et non dans les revues d'architectes que le chalet s'expose et s'explique.

*Michel Vernes est principalement professeur
à l'École nationale d'Architecture de Paris-La Villette*